Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lavieillessedest00sain

LA VIEILLESSE
DE STANISLAS,

DRAME-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM.

ST.-HILAIRE, DEVILLENEUVE ET MASSON,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
LE 12 NOVEMBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18;
ET CHEZ BARBA,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES,
derrière le Théâtre-Français.
1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL, riche aubergiste.....	M. GRANGER.
CHRISTINE, sa femme.....	Mlle FALCOZ.
STANISLAS, jeune, leur fils.....	M. DAVESNE.
MARIE, sa fiancée.....	Mlle MÉLANIE.
M. GÉRARD, adjoint de la commune et père de Marie.....	M. HÉRÊT.
STANISLAS, vieux soldat.....	M. POTIER.
PIERRETTE, servante de l'auberge..	Mme ADOLPHE.
FANFAN, garçon ébéniste.....	M. MONVAL.
FERDINAND, jeune médecin.....	M. EDOUARD.
VICTOR, élève de l'Ecole Polytechnique.....	M. SÉVRIN.
EUGÈNE, étudiant en droit.....	M. BLÈS.

SEPT JEUNES GENS, ÉTUDIANS ET OUVRIERS.
UNE NOCE.
QUELQUES GARDES NATIONAUX DE LA COMMUNE.

La scène se passe dans un village; sur la frontière, près de Strasbourg.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, n. 7.

LA VIEILLESSE

DE STANISLAS,

DRAME-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle d'auberge, ouverte au fond sur la grande rue du village. — A droite de l'acteur, une vaste cheminée de campagne. — A gauche et à droite, portes latérales.

SCÈNE PREMIERE.

CHRISTINE, PIERRETTE, JEUNES FERMIÈRES.

(*Les femmes sont assises autour d'une grande table, placée près de la cheminée; elles sont occupées à faire de la charpie et des bandes.*)

CHŒUR.

Air nouveau d'Alexandre Piccini.

Travaillons bien pour rendre à l'existence
Les Polonais frappés par l'étranger ;
Si nous n' pouvons partager leur souffrance,
Tâchons du moins d' la soulager.

PIERRETTE.

Eh qu'oui, fant la soulager, c'te pauvre Pologne... et s'il fallait encore s' battre pour elle, tout' femme qu'on est, on leur montrerait bien, à ces animaux d' cosaques, que c' n'est pas d' ça qu'on manque... (*Indiquant son cœur.*) ni à ça non plus! (*Elle montre le poing.*) Tonnerre d'escadrons !...

CHRISTINE.

Comment, Pierrette, tu jures comme un grenadier?...

PIERRETTE.

Tout d' même... puisque c'est un grenadier qui m'apprend à parler, et un fameux encore!... C'est ce bon

M. Stanislas qui fait mon inducation... même qu'il a voulu m'apprendre à fumer... mais pour ça, j'ai pas pu... Sarpejeu! que c'est mauvais!

CHRISTINE.

Eh bien, tu recommences encore?

PIERRETTE.

Non, c'est M. Stanislas qui dit ça.

CHRISTINE.

Ça lui est permis à lui, ancien soldat, vieux, infirme, souffrant parfois de ses blessures, et plus encore des maux de son pays!

PIERRETTE.

D' ses deux pays, la bourgeoise; car, voyez-vous, les Polonais sont Français itou, depuis qu'ils ont r'çu, sous nos drapeaux, le baptême de feu et de sang, qu'ils appellent... Elle a fait assez de bruit dans l' temps c'te cérémonie-là!

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

L'empereur fut le parrain, dit-on,
La victoire fut la nourrice,
Et plus d' deux cents bouch's de canon,
Sans prêtr' ni bedeau, dir'nt l'office!
A Wagram, Fiedland, Iéna,
Des enn'mis les troup's fur'nt chargées;
Ils doiv'nt se rapp'ler c' baptêm' la,
Car c'est eux qu'ont r'çu les dragées! (*Bis.*)

CHRISTINE.

Et comment le sais-tu?

PIERRETTE.

Tiens!... C'est M. Stanislas qui l' dit... et c'est une fière autorité dans l' village. Quand M. le maire parle, qu'est-ce qu'on écoute? M. Stanislas. Quand M. le curé commande, à qui obéit-on? à M. Stanislas. Et c'est ben naturel, il est si bon! si humain!... n'y a pas jusqu'à la pension de sa croix qu'il abandonne aux pauvres du pays.

UNE DES FEMMES.

Aussi est-il respecté! adoré!

PIERRETTE.

Pardine! il ferait beau voir qu'on ne le respectisse pas, qu'on ne l'adorasse pas... Cré coquin!...

CHRISTINE.

Allons, taisez-vous, Pierrette.

PIERRETTE.

Non, la bourgeoise... c'est que c'est plus fort que moi... Ces braves Polonais! on les aime en France!... Aussi, à c't' heure, tous les rois du monde auraient beau faire pour dépabtiser nos anciens frères... ça n' s'effacera jamais!

CHRISTINE.

Et comment sais-tu encore tout cela?

PIERRETTE.

C'est toujours M. Stanislas qui l' dit!

AIR: *Ah! si Madame me voyait.*

Pour n' pas aimer les Polonais
Il n' faut pas avoir l'âm' Française;
D' les revoir que j' serais donc ben aise!
Si chez nous il en v'nait jamais,
Dieu sait comme je les r'cevrais!
J' leur donn'rais, nom d'une carabine!
Ma croix d'or, mon souper, mon lit...

(*Christine fait un mouvement.*)

Pardon, excus', madam' Christine,
C'est monsieur Stanislas qui l' dit! (*Bis*)

CHRISTINE.

Quant à ça, c'est vrai qu'il est généreux, sensible... et je le sais mieux qu'une autre, car tout ce que je possède, n'est-ce pas à lui que je le dois? Il m'aimait tant!.... Mais mon cœur était à Michel... Il le sut; et, pour toute vengeance, m'unit à celui que j'aimais, tira de son havresac les six mille francs qui lui restaient, et me dit: « L'argent » convient mal à un soldat... disposez du mien comme » vous le voudrez... seulement, quand il se présentera à » votre porte un soldat blessé, malheureux, sans asile, » accueillez-le pour l'amour de moi, et en mémoire de » votre ancien ami. Adieu, je m'en vais. » Et il partit pour aller se faire tuer...

PIERRETTE, *qui a écouté avec intérêt.*

Ah! mon dieu! il s'est fait tuer!... (*Se reprenant.*) Tiens, que je suis bête!... puisque ce matin encore j'y ai blanchi ses buffletteries pour l'exercice de la garde na-

tionale... Ah ça, comment donc que vous vous êtes retrouvés dans ce pays-ci ?

CHRISTINE.

Il y a seize ans de ça... Nos affaires avaient prospéré. Michel voulut acheter c't' auberge, qu'est dans l' voisinage de Strasbourg et sur la frontière. La fortune ne m'avait pas fait oublier ma promesse... et quelques années après j' pus la remplir... car, un jour, après le terrible désastre de Waterloo, parmi tous les soldats blessés qu'on secourait sur la route, l'un d'eux vint frapper à not' porte; il était épuisé de fatigues, ses vêtemens en lambeaux cachaient d'affreuses blessures. Je courus... Jugez de ma surprise, en reconnaissant en lui mon ami, mon bienfaiteur presque expirant Une de ses blessures, près du cœur, nous parut mortelle... cependant à force de peine, de veilles, je le rappelais à la vie, à la santé! A mon tour je lui fis jurer de ne jamais nous quitter : il m'obéit; et c'est depuis ce temps que not' famille est devenue la sienne.

PIERRETTE.

Et qu' vot' fils est aussi devenu le sien, puisqu'il l'aime autant que vous... d'autant plus qu'il s'appelle comme lui. Est-il heureux ce jeune homme là! Dieu! qu' j'aurais aimé à m'app'ler Stanislas!

CHRISTINE.

Ce n'est qu'alors que le bonheur a paru s'attacher entièrement à not' maison. Depuis qu'il y est entré, chaque jour en amène un meilleur.

PIERRETTE.

Jusqu'à celui-ci, puisque vot' fils épouse mam'zelle Marie, la fille de M. Gérard, l'adjoint. La fille d'une autorité, c'est toujours gentil! Et c'est encore M. Stanislas qui a fait ce mariage là. Tout d' même, il a bien manqué d' pas y assister.

CHRISTINE.

Et comment cela?

PIERRETTE.

Oh! j' peux vous l' dire à présent qu' c'est passé... N' voulait-il pas repartir la semaine dernière... pour son pays... sous prétexte qu'il y avait encore des coups à y gagner.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Alors il voulait aller s' battre.
De ses blessur's il se vantait ;
Mais comme il n'en compt' que vingt-quatre,
Au fond du cœur ça l'attristait.
En gagner d'autr's s'raient d' bonn's aubaines!
Ces grognards sont-ils ambitieux!
Il dit qu'il n' s'ra vraiment heureux
Qu'en complétant les trois douzaines! (*Bis.*)

CHRISTINE.

Lui nous quitter! à son âge s'exposer encore à des fatigues, à des dangers... Nous ne l'aurions pas souffert.

PIERRETTE.

Et moi donc, j'aurais plutôt fait la campagne avec lui... Cré coquin de sort! quand ça n'aurait été que pour lui donner le bras en route.

CHRISTINE.

Chut! le voilà, je crois.

PIERRETTE, *allant au fond.*

Eh! non, c'est M. Michel. Dieu! a-t-il l'air de mauvaise humeur!... J' gage que c'est encore après M. Stanislas qu'il en a. (*A part.*) Vilain bougon va!...

SCENE II.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, *à la cantonade.*

Plait-il?... Encore la charge en douze temps... Merci, en v'là assez de charges pour aujourd'hui... Ça n'a pas le sens commun de fatiguer comme ça le bourgeois... Si on ne veut pas être un héros... les opinions sont libres.

CHRISTINE.

Comment, Michel, déjà en colère... dans un si beau jour!...

MICHEL.

Les jours... les jours se suivent et se ressemblent tous, pour moi... surtout depuis qu'on a eu l'idée de nommer M. Stanislas commandant de la garde nationale de la commune... Tous les matins trois heures de manœuvres, et tous les soirs l'école du peloton!

AIR : *Vaudeville du Château perdu.*

Je n'ai plus l' temps de manger ni de boire,
Aussi j'espèr' que tout ça va finir.
Ces vieux soldats ne pensent qu'à la gloire,
Et je vous d'mande à quoi ça peut servir?
J' tiens à mon r'pos, c'est l' bonheur de ma vie!
Et c'est par moi qu' Stanislas l'apprendra.
Mais on n' le voit pas là chaqu' fois que j' crie.
PIERRETTE.
C'est qu' vous criez chaqu' fois qu'il n'est pas là. } *Bis.*

CHRISTINE.

Allons, c'est bon, notre tâche est terminée; il faut penser à nous préparer pour la noce.

MICHEL.

Mais à quoi donc avez-vous perdu votre temps, vous autres?

PIERRETTE.

A c' que M. Stanislas a voulu.

MICHEL.

C'est ça; il n'a pas assez de commander l'exercice là-bas..... il faut encore qu'il fasse le maître à la maison. C'est lui qui marie mon fils, c'est lui qui donne de la besogne à ma femme... Au fait, qu'est-ce que je suis donc ici, madame Michel?

CHRISTINE.

Un bourru... un grondeur... un soupçonneux!

PIERRETTE, *à part.*

C'est bien fait, mille bombes! c'est bien fait!

CHRISTINE.

Mais pourquoi ne vas-tu pas parler toi-même à Stanislas?

MICHEL.

Pardienne! avec ça qu'il est commode... Ce n'est pourtant pas que je le craigne... mais je n'ai pas envie de me faire une affaire avec lui... Il a déjà tant d' blessures...

PIERRETTE, *à part.*

Mille cartouches! est-il cagnard c't' homme là! l'est-il!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, *en habit de fiancée.*

MARIE, *à Christine, et l'embrassant.*

Bonjour, maman... bonjour, monsieur Michel.

MICHEL.

Il me semble que vous pouvez m'appeler papa... Du moment que ma femme est votre mère, parce qu'elle a donné le jour à mon fils, je suis naturellement votre beau-père... ou alors, c'est que... Hum!

CHRISTINE.

Voyons, ne vas-tu pas la gronder, cette jolie enfant, un jour comme ça?

MARIE, *riant.*

Oh! n'y faites pas attention... Si le nom de Monsieur vous fâche, prenez que j'ai dit : bonjour, papa.

MICHEL.

Bonjour, not' bru. Ah! je savais bien que j'avais quelque chose à te dire à cet égard là. (*Avec onction.*) Mademoiselle, le lien sacré que vous allez contracter...

MARIE.

Merci, je sais tout ça. Hier, M. Stanislas m'a déjà dit là-dessus des choses qui m'ont bien fait rire!

Air nouveau de M. Alexandre Piccini.

Il me soutient que pour faire
Le bonheur de son mari,
On doit, comme en temps de guerre,
Souvent occuper l'enn'mi.
Il dit aussi qu' faut qu'on aille
Droit au feu... comme les Français,
Et qu'on s' livr' souvent bataille } *bis.*
Pour être toujours en paix. }
En avant! en avant!
Rentemplan, plan,
T'ambour battant,
V'là comme il entend
L'sentiment!

Même air.

De plus, à ce qu'il assure,
Dans l' combat pour être vainqueur,
Faut toujours se t'nir en m'sure,
Et d'assaut prendre le cœur.
Si l'on attrap' queuqu' taloche,
L'hymen n'y r'gard' pas d' si près,
D' son enn'mi vite on s'approche, } *bis.*
Et puis on signe la paix!
En avant! en avant!
Rentemplan, plan,
Tambour battant,
V'là comme il entend
L' sentiment!

PIERRETTE.

C'est aussi c' qu'il m'a dit, à moi... Il entend l' mariage comme la charge en douze temps! Aussi qu'il m' vienne un mari... mille barbes de cosaques! je le mènerai comme dit M. Stanislas :

En avant! en avant!
Rentemplan, tambour battant!

MICHEL.

Pardine! il n' respecte rien, l'ex-grenadier de la grande armée, puisqu'il voudrait me faire marcher au pas, moi! Mais il aura beau faire, il ne m'empêchera jamais de marcher sur les talons de mon chef de file.

MARIE.

Au surplus, c' n'est pas d' ça que je voulais vous parler. Mon père, en sa qualité d'adjoint, est déjà parti à la Mairie, pour hâter les préparatifs de la cérémonie, et je venais pour me plaindre...

CHRISTINE.

Et de quoi donc, ma petite Marie?

MARIE.

De ce que j'attends mon futur depuis une heure... et il faut qu' ce soit moi qui vienne le chercher... C'est gentil... ça promet!

PIERRETTE.

Ne vous impatientez pas, mademoiselle Marie; il est avec M. Stanislas.

MARIE.

Comment, à l'exercice?... encore!... Ah! ben, je vas joliment lui parler, moi, à M. Stanislas, et nous verrons un peu s'il est permis de disposer des maris quand on peut en avoir besoin.

MICHEL.

C'est juste, au fait, ma brue... parle-lui... je te soutiendrai...

MARIE.

Justement le voilà!

MICHEL, *reculant.*

Ah! le voilà... Eh bien, commence toujours sans moi... Je vas passer mon habit de noce... Viens m'aider, Pierrette.

(*Michel entre dans l'intérieur ainsi que Pierrette. — Ils en sortent pendant la scène suivante.*)

SCÈNE IV.

CHRISTINE, MARIE, LES FERMIERS, *puis* STANISLAS, STANISLAS, JEUNE; PAYSANS, *en blouse nationale, armés de fusils; ensuite* MICHEL et PIERRETTE.

MARIE, *avant l'entrée des paysans.*

Air des Jolis Soldats.

C'est tout d' même un drôl' de présage
D' voir son futur arriver l'arme au bras;
Vraiment, l' jour qu'il entre en ménage,
On dirait qu'il marche aux combats.

STANISLAS, jeune, *à la tête d'un peloton.*

A notre chef rendons hommage!
En ligne, amis, sur son passage!
Saluons militairement
Le colonel du régiment.

Halte! front! à droite alignement! fixe! présentez armes!

(*Tous les paysans présentent les armes à l'entrée du vieux Stanislas, qui ôte son bonnet de police.*)

STANISLAS.

Haut les armes !... Rompez les rangs !

TOUS.

Merci, monsieur Stanislas.

STANISLAS.

Un moment... Demain, comme c'est dimanche, jour de repos, il y aura cinq heures d'exercice !

TOUTES LES FEMMES, *se récriant.*

Ah ! monsieur Stanislas !...

MARIE.

Comment, demain encore ?... Par exemple !... Pauvre garçon ! voyez comme il a chaud !... (*Elle lui essuie le front.*) Je n'ai pas envie qu'on le tue, moi.

UNE FEMME, *prenant son mari.*

Voyez un peu comme le v'là fait aussi, lui !

UNE AUTRE FEMME.

Ça n'a pas le sens commun !

TOUTES.

C'est une horreur !... Faut s'insurger !

MARIE.

Faut faire une pétition.

TOUTES.

Oui ! oui !

STANISLAS.

Silence dans le régiment des cotillons !... Pour le quart-d'heure, le sexe n'a pas la parole ! (*Aux paysans.*) Demain, exercice à feu, mes enfans...

TOUS LES PAYSANS.

Bravo, commandant !

STANISLAS, *continuant.*

Avec des pierres en bois à vos fusils, de peur d'accidens. Ceux qui seront sages auront de la poudre dimanche prochain.

STANISLAS, jeune.

Alors, nous en aurons tous.

STANISLAS.

Il faudra bien la ménager, monsieur mon lieutenant... c'est cher... et puis il y en a qui en ont tant besoin, mille zyeux ! qu'il ne faut pas la tirer aux moineaux !... Aussi, ça fait mal quand on la voit perdre... on pense à ceux

qui sont là-bas, qui fouillent dans leurs gibernes, et qui disent : *Absent!* J'ai connu ça, moi qui vous parle... sur les buttes Chaumont, et j'avais deux cosaques à portée de carabine... Ah! quand je songe à ça..... Mais parlons d'autre chose.

CHRISTINE, *lui présentant un petit-verre qu'elle remplit.*

Tenez, mon ami, buvez, ça vous fera du bien.

STANISLAS.

Un petit-verre!... Ce n'est pas de refus, Christine... (*A Stanislas, jeune.*) Allons, à toi, garçon.

STANISLAS, jeune.

Merci... Si ça vous est égal, j'aime mieux embrasser ma petite femme...

MARIE.

C'est bien heureux!

STANISLAS, *prenant la bouteille et s'en versant un second verre.*

Tu as raison... chacun la nôtre... (*Il élève son verre.*) A la Pologne!

AIR : *Voyez là-bas ce beau domaine.*

Avant-garde de notre France
Qu'on dit destinée à mourir,
Ah! conserve encor l'espérance...
Ton courage doit t'affranchir!
Mais vous qu' l'égoïsme engourdit,
Vous qu' si long-temps ell' défendit,
Prenez garde! (*4 fois.*)
Si vous perdez votre avant-garde, } *bis.*
C'est la liberté qui périt!

CHŒUR.

Prenons garde! (*Bis.*)
Si nous perdons, etc.

CHRISTINE.

Nous devons espérer... les dernières nouvelles étaient si bonnes!

STANISLAS.

C'est vrai... Mais que voulez-vous? quand on n'est pas là, et qu'on sent qu'on pourrait encore...

CHRISTINE.

Y pensez-vous? servir de nouveau! avec vingt-quatre blessures sur le corps...

STANISLAS.

Eh! eh! eh! il y a encore place pour autant! Il est vrai que, depuis quelques mois, Marengo me fait diablement souffrir.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est donc que ça, Marengo?

STANISLAS.

Tu sais bien mon coup de biscayen au bras droit..... Iéna ne se porte pas bien non plus. (*Il tâte sa jambe gauche.*) Mais je ne me sens plus d'Austerlitz.

STANISLAS, jeune.

Il n'y a que Waterloo, n'est-ce pas, papa Stanislas, qui vous chagrine encore?

STANISLAS.

Pour celle-là, elle est si profonde, et si près du cœur; je crois bien que c'est par là... Elle aura de la peine à se fermer.

STANISLAS, jeune.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Quant nous couvrant, hélas! d'un deuil si sombre,
L'Europe entière attaqua not' nation,
Ce n'était pas pour elle assez du nombre,
Il lui fallut encor la trahison.
Cette blessur', dont l' souvenir vous tue,
Et qu' Waterloo gardait à vot' valeur,
Ah! mon ami, tous les Français l'ont r'çue,
Comme vous, près du cœur.

MARIE.

C'est drôle, malgré ça, de donner des noms pareils à ses blessures.

STANISLAS.

Sans ça je ne m'y reconnaîtrais jamais..... On est bien aise de savoir à qui on a affaire... Aie!... v'là Montmirail qui fait des siennes; y avait long-temps qu'il n'avait jasé.

CHRISTINE.

Aussi vous vous fatiguez tous les jours, à quoi bon?

STANISLAS.

Ne sommes-nous pas logés sur la frontière? ne peut-il pas prendre à l'ennemi l'envie de nous dire un petit bonjour? Il faut nous tenir prêts à lui rendre sa politesse.

CHRISTINE.

Mais nous sommes en paix avec tous nos voisins.

STANISLAS.

Voilà justement pourquoi j'ai fait élever cette petite redoute à l'extrémité du village.

STANISLAS, jeune.

J' peux dire que nous y avons tous travaillé de bon cœur.

MICHEL, *habillé, paraissant avec Pierrette.*

A la redoute! je crois bien, j'y ai manqué une fluxion de poitrine, et plus de trente courbatures. Si ce n'est pas une folie de prendre tant de précautions

STANISLAS.

Allons, taisez-vous, Michel; je n'aime pas à me répéter, tremblement de Kinsèrlick!

PIERRETTE, *à part.*

Tiens, je ne savais pas encore celui-là, faudra que je m'en souvienne.

MICHEL.

Dieu! est-il brutal, cet homme-là!

STANISLAS.

Plaît-il?

MICHEL.

Rien..... Je dis seulement qu'il n'y a pas de guerre à craindre, puisque nous avons la parole des rois.

STANISLAS.

Vous n'avez pas le sens commun!

MICHEL.

Comment que vous dites ça?

STANISLAS.

Je dis que vous êtes un imbécille.

MICHEL.

A la bonne heure... J'étais bien sûr qu'il n'aurait pas osé répéter...

STANISLAS, jeune.

Ah! enfin nous allons partir pour la mairie; voilà le père Gérard.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. GÉRARD.

GÉRARD.

Mes amis! mes amis!

MARIE.

Le curé nous attend, n'est-ce pas?

STANISLAS, jeune.

Alors, partons.

GÉRARD, *bas à Christine.*

Ce n'est pas cela, je voudrais vous parler... Mais éloignez M. Stanislas.

CHRISTINE, *de même.*

Qu'y a-t-il donc? vous m'effrayez.

GÉRARD, *de même.*

Pas un mot.

STANISLAS.

Ah ça! père Gérard, vous avez la figure renversée. Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur?

GÉRARD.

Non, rien... c'est un accident; j'ai failli tomber, vous savez, dans la crevasse du pont.

MARIE.

Ah! mon dieu!

STANISLAS.

Tenez, buvez un coup pour vous remettre.

GÉRARD.

Eloignez-le.

CHRISTINE, *à Stanislas.*

Dites donc, mon ami, si vous alliez vous habiller pour la messe?

STANISLAS.

C'est juste, on n'est reçu là qu'en grand uniforme..... Attendez-moi, je ne serai pas long-temps.

(*Fausse sortie.*)

CHRISTINE, *à Gérard.*

Dites-nous donc vite!

GÉRARD.

Vous saurez donc...

STANISLAS, *revenant sur ses pas.*

J'oubliais... Eh bien ! a-t-on des nouvelles de là-bas ?

GÉRARD, *troublé.*

Oui... on en a reçu.

STANISLAS.

Elles sont bonnes, j'espère.

GÉRARD, *de même.*

Très-bonnes.

STANISLAS.

N'est-ce pas, qu'ils se battent bien ?

GÉRARD.

Comme des lions.

STANISLAS.

Comme des soldats de la vieille... de la grande.... Ils l'emporteront, mille z'yeux ! ils l'emporteront ! Hein, quels hommes ! voilà les héros de la liberté !

GÉRARD, *à part.*

Et les martyrs !

STANISLAS.

Voyez-vous, père Gérard, ce sont mes frères, à moi... mes compatriotes... J'ai deux belles patries, mais si j'en perdais une... je ne peux pas vous dire... Ah ! tenez, ne pensons pas à cela... Vous nous conterez leur dernière victoire au dîner, ça s'ra pour le dessert.

CHRISTINE.

Mais allez donc. (*Stanislas sort.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* STANISLAS ET PIERRETTE, *qui est sortie pendant la fin de la scène precédente.*

CHRISTINE, *à Gérard.*

Il est parti ; de grâce, parlez vite.

GÉRARD.

Apprenez donc qu'hier, une dépêche télégraphique est arrivée à Strasbourg... et ce matin on dit que Varsovie...

TOUS.

Eh bien ?

GÉRARD.

Est tombée au pouvoir des Russes !

TOUS.

Grand dieu!

GÉRARD.

Ah! si vous aviez pu voir l'effet qu'a produit cette fatale nouvelle sur tous les cœurs vraiment français... C'est une tristesse, un désespoir général!

CHRISTINE.

Ah! l'on vous aura trompé.

GÉRARD.

J'aurais encore douté, espéré même... si ce matin, le journal qu'on vient de me remettre, ne m'avait donné des preuves!

CHRISTINE.

Voyons, voyons... (*Elle parcourt le journal.*) Il n'est que trop vrai!... Je me soutiens à peine... et le courage m'abandonne... Pauvre Stanislas! s'il a le moindre soupçon, il est mort!

STANISLAS, jeune.

Marie... ma mère!... plus de mariage... Je n'aurais pas la force d'être heureux le jour où mon vieil ami...

MARIE, *pleurant.*

Tu as raison... plus de joie, plus de bonheur!

MICHEL.

Le fait est que ça me rend aussi tout je ne sais comment... mais cependant M. le maire est prévenu...

STANISLAS, jeune.

N'importe, mon père, je ne consentirai jamais!

CHRISTINE.

Il faut pourtant, mon ami. que rien ne soit changé.... Songez à Stanislas... il va venir... quelle raison lui donner? sous quel prétexte retarder votre mariage?... Il nous interrogerait, il verrait dans vos yeux du chagrin, du désespoir!... Non, que rien ne soit changé, encore une fois .. Marie... mon fils... du courage... Croyez-vous que je ne souffre pas autant que vous?.... croyez-vous que je n'aie aussi des larmes pour la Pologne?... Mais Stanislas!... je vous le répète, ce serait le tuer que de lui laisser deviner l'affreuse vérité...

STANISLAS, *en dehors.*

Attendez! un moment!

CHRISTINE.

O ciel! je l'entends..... Mes amis, je vous en conjure, imitez-moi... Tenez, voyez, j'aurai la force de sourire!

(*Elle essuie une larme.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, STANISLAS.

STANISLAS, *sans être vu.*

Ne vous impatientez pas, me v'là.

CHRISTINE, *aux autres personnages.*

Silence!

(*Tout le monde, en le voyant, cherche à cacher son trouble.*)

STANISLAS, *paraissant; il a un bras passé dans son habit d'uniforme.*

Diable de Smolensk, va, est-il entêté; il ne veut pas que je m'habille tout seul... Je suis à la retraite, mon garçon, je ne peux pas te donner un valet de chambre.

MARIE.

Attendez, père Stanislas, je vas vous aider.

STANISLAS.

Merci, mon enfant... Ah ça! maintenant que me voilà prêt, voulez-vous que je vous dise une chose?..... Vous allez à l'église, n'est-ce pas? eh bien! j'ai réfléchi que la messe pourrait bien se dire sans moi.

CHRISTINE.

Ah! Stanislas, vous ne pouvez refuser de venir avec nous.

MICHEL.

Sans doute, quand ce ne serait que pour faire marcher la noce au pas de charge, ou au pas accéléré.... une.... deux.....

STANISLAS.

Moi je vous dis que la cérémonie n'en ira pas plus mal pour ça; il se fait tous les dimanches, à la paroisse, des cérémonies analogues... Je n'en vois jamais la queue d'une, et ça va toujours très-bien... D'ailleurs il y a quelque chose qui s'y oppose.

CHRISTINE.

Quoi donc ?

STANISLAS.

La tenue de rigueur, mille z'yeux! (*Tâtant le tour de ses genoux.*) Vous savez bien que Lutzen et Champaubert me gênent les articulations... Je suis poli, moi, que diable! et quand je ne crois pas pouvoir saluer quelqu'un, je ne vais pas chez lui.

CHRISTINE, *bas aux autres.*

C'est qu'il est impossible de le laisser seul ici : le premier voyageur qui viendrait dans l'auberge, pourrait tout lui dire.

MARIE, *bas à Christine.*

Attendez, je vas lui parler. (*Haut.*) Mais songez donc, papa Stanislas, que vous allez vous ennuyer en nous attendant.

STANISLAS.

M'ennuyer!... Est-ce que j'ai pas là mon ouvrage qui m'attend?... Vous avez fait votre charpie pour les blessés, vous autres..... Moi j'ai mes cartouches à faire, pour les braves qui se portent bien... un cent tous les jours avant dîner, c'est mon habitude... Et nom d'une pipe, chacun dit son *benedicite* comme il l'entend.

AIR : *Connaissez-vous ces bosquets de lauriers?*

Si not' curé vient à s'apercevoir
Qu'à c' t'appel là j' réponds moins bien qu'à l'autre,
Vous lui direz : l' vieux soldat fait son d'voir,
Tandis qu'ici, bon pèr', vous faites l' vôtre.
Si c'est pêcher, Dieu lui-même m'absoudrait...
Mais not' curé n'a pas d' vertus farouches.
Sa parti' d' jeu c'est d'vant moi qui la fait?
Et quand chaqu' soir j' lui passe un cent d' piquet,
Il doit m' passer mon cent d' cartouches. (*Bis.*)

Mais partirez-vous aujourd'hui? Ah! mille z'yeux, dépêchez-vous!

CHRISTINE.

Oui, oui, nous allons partir à l'instant.

STANISLAS.

Regardez donc Michel, quelle mine il a!... On dirait d'une pièce de trente-six qui vient d'être enclouée par des hulans.

MICHEL.

Moi j'ai l'air d'une pièce enclouée ?

STANISLAS.

D'une pièce de trente-six.

CHRISTINE.

C'est vrai, pourquoi es-tu triste comme ça?

MICHEL.

Au fait, si je suis fatigué d'exercices, absorbé de contre-marches, anéanti d'évolutions !

STANISLAS.

Imbécille !

MICHEL.

C'est vrai.

SCENE VIII.

LES MÊMES, PIERRETTE, *entrant.*

PIERRETTE.

Ah ! me v'là, moi... Partons nous?

STANISLAS, jeune, *bas à Christine.*

Il faut absolument que Pierrette reste avec lui.

CHRISTINE, *à part.*

Tu as raison. (*Haut.*) Pierrette!

PIERRETTE.

La bourgeoise ?

CHRISTINE.

Tu vas nous attendre ici

PIERRETTE.

Ah bah!

STANISLAS.

Pourquoi donc n'irait-elle pas avec vous, c'te pauvre fille?..... Est-ce que je ne suis pas en état de répondre à tous ceux qui viendront?..... On m'a laissé en sentinelle perdue dans des postes plus difficiles, et où y fesait froid et faim, je peux le dire; pour le froid, on soufflait dans ses doigts, pour la faim, c'était un autre article... on avait son ceinturon, crac, un cran de plus, et ça fesait des subsistances... (*On entend la cloche.*)

CHRISTINE.

Non, j'entends que Pierrette vous tienne compagnie... (*Bas à Pierrette.*) Il le faut... Surtout que personne ne puisse approcher de lui avant notre retour.

PIERRETTE, *de même.*

Tiens, pourquoi donc?

MARIE.

Tais-toi; il y va de son bonheur, de sa vie!...

PIERRETTE, *stupéfaite.*

Pas possible!

STANISLAS, jeune.

Partons, mes amis. (*A part.*) Pauvre Stanislas!

CHRISTINE, *à Michel.*

Allons donc, Michel, plus de gaîté que ça.

MICHEL.

Laisse-moi donc tranquille, je suis gai en dedans.

CHŒUR.

AIR : *Not' bonn' maitresse est obéie.* (Valentine.)

Amis, la cloche nous appelle, (*Bis.*)
A l'église rendons nous tous; (*Bis.*)
Oui, tout est prêt à la chapelle, (*Bis.*)
On n'attend plus que les époux. (*Bis.*)
Déjà, pour la cérémonie,
On n'attend plus que les époux.

MARIE, *bas.*

S'il soupçonne, hélas! notre peine,
Mes amis, sa mort est certaine.

CHŒUR.

A l'église rendons-nous tous,
On n'attend plus que les époux.
Amis, la cloche nous appelle, (*Bis.*)
A l'église rendons-nous tous;
Oui, venez tous à la chapelle,
On n'attend plus que les époux. (*Bis.*)

(*Ils sortent.*)

STANISLAS.

Au pas! au pas!

SCÈNE IX.

STANISLAS, PIERRETTE.

PIERRETTE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il y a donc, pour que la bourgeoise ne veuille pas le laisser seul?

STANISLAS.

Les v'là partis... Allons, Pierrette, donne-moi les provisions... tu sais, l'ami du cœur!

PIERRETTE.

Votre flacon de Cognac?

STANISLAS.

Eh non! tonnerre de citadelles!..... Je t'ai dit l'ami du cœur, c'est mon baril de poudre... l'autre c'est pour l'estomac.

PIERRETTE, *roulant le baril.*

Il est de fait que celui-là serait dûr à digérer.

STANISLAS.

Ça sent bon, n'est-ce pas?

PIERRETTE.

Dam', ça dépend... Ce n'est pas des rouleaux d'eau de Cologne!

STANISLAS.

Laisse donc, ça ferait revenir un mort... Et à charge de revanche... ce n'est pas amusant, ce que je fais là, mais c'est égal, j'ai une consolation: c'est de penser que je travaille pour mon pays.

PIERRETTE.

Oh! vous travaillez ben un peu pour les Russes.

STANISLAS.

Oui, triple feu de peloton!..... Je travaille pour eux comme j'ai travaillé dans le temps pour le roi de Prusse, pour l'empereur d'Autriche, et autres têtes couronnées, dont nous avions la pratique.... Ce n'est pas pour dire, mais ils étaient servis avec agrément.

PIERRETTE.

Sacrebleu! que ça devait être beau à voir, une bataille.

STANISLAS.

C'était magnifique. Et le lendemain donc, à l'appel.... quand on entendait dire: un tel? à l'ambulance... la cuisse emportée, les camarades buvaient à votre santé... c'était beau! Mais quand on venait à dire aussi: un tel? mort au champ d'honneur! que les tambours battaient... ran... plan... plan... que le régiment présentait les armes, et que les aigles se baissaient vers la terre, comme pour dire adieu au brave défunt!

PIERRETTE

Oui, ça ferait rager pour lui.

STANISLAS.

Ça fesait pleurer de jalousie.

PIERRETTE.

Il y avait pourtant pas de quoi.

STANISLAS.

Il y avait pas de quoi? cré nom d'un tremblement!

PIERRETTE, *frappant du pied.*

Si... si... il y a avait de quoi, mille millions de cartouches!

STANISLAS.

A la bonne heure!... C'était l'usage dans la vieille.... dans la grande... et je suis ben sûr que là bas ils s'en souviennent!... Oh! si j'étais là!... Mais je te parle, à toi, est-ce que tu peux me comprendre, tu n'es qu'une femme?

PIERRETTE.

Oh! j' vous comprends bien; et ça n'empêche pas qu'en fait d'exercice, j'en sais peut-être plus à moi seule que tous vos conscrits ensemble.

STANISLAS.

Nous allons voir ça... Fais-moi d'abord le plaisir de mettre une capotte d'uniforme, que je n'aperçoive pas de cotillons dans les rangs, où je fais mettre le peloton à la salle de police! (*Elle met une capote très-large.*)

PIERRETTE.

Mille bayonnettes!... que c'est tanant d'être femme!... Rapport au corset, elle est un peu large, la capotte.

STANISLAS.

C'est que le tailleur du régiment a pris mesure sur une guérite, c'est l'habitude dans la troupe... A la bonne heure, comme ça on ne sait pas si tu es un homme ou une femme; voilà ce qu'il faut, parce que les jupons, c'est gentil..... J'aime assez le cotillon, moi, mais quand il s'agit de discipline militaire..... On pense à autre chose, les idées se brouillent, on bat la breloque, on oublie le commandement... et au lieu de dire: portez armes...

PIERRETTE, *exécutant le commandement.*

C'est fait, colonel.

STANISLAS.

Silence dans les rangs.... Eh bien! puisque tu as commencé, nous allons continuer... Présentez armes! portez armes! arme bras! portez armes! croisez... ette...

(*Exécutant le dernier temps.*)

PIERRETTE.

Oh ! les cosaques !... si je les tenais...

STANISLAS.

Portez armes !... Très-bien, nous reverrons ça ensemble. Tu tiens ton fusil à l'épaule gauche, ta main doit sentir la couture de ton pantalon... Une ! deux !...

PIERRETTE.

Un pantalon !... Mais quand on n'en a pas...

STANISLAS.

Ça ne fait rien... C'est le premier principe de l'exercice, je ne sors pas de là.

PIERRETTE.

C'est juste.

STANISLAS.

Mais en v'là assez pour aujourd'hui... Présentez armes ! haut les armes ! rompez les rangs ! et va voir les mariés à l'église, c'est ta partie, ça... moi je vais me remettre à la mienne.

PIERRETTE.

Mais la bourgeoise qui me l'a défendu.

STANISLAS.

La bourgeoise n'a pas d'ordre à te donner, tu n'es que sa servante.... Moi je suis ton colonel, je te défends de me désobéir... En avant, marche !

PIERRETTE.

Hein suis-je heureuse d'être dans votre régiment ; justement v'là midi, c'est le moment où il ne passe pas de diligence..... Je vas me mettre derrière tout le monde, à l'église. (*Mettant la main au front.*) Au revoir, colonel.

STANISLAS.

Bonjour, grenadier... Et partons du pied gauche.

PIERRETTE.

Gauche, droite, gauche, droite, pas accéléré... arche !

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE X.

STANISLAS, *seul.*

Me voilà seul... Eh ben! tant mieux, attendu que j'ai là un camarade avec qui je ne suis pas fâché de causer en tête-à-tête. (*Il tire un journal de de sa poche.*) Allons, mon vieux... Je peux dire mon vieux, c'est le journal de la semaine dernière... Si Christine savait que je l'ai chippé, elle me gronderait bien sûr, parce qu'elle dit que ça me fait mal de m'attendrir... Oh non! mille z'yeux, ça me ragaillardit, au contraire; je ne me sens plus de mes fatigues, de mes blessures... Aie! (*A son épaule.*) Veux-tu te taire, la Bérésina, tu vois bien que je suis en train de lire, ne m'interromps pas. (*Lisant.*) « Les braves Polonais ont fait » une nouvelle sortie, après un combat qui a duré six heu- » res; le courage l'a emporté sur le nombre, et les géné- » reux défenseurs de Varsovie, sont rentrés vainqueurs » dans la capitale! » Oh! oui, brave, généreux! Il a raison... C'est un honnête homme de journaliste, celui qui a écrit ça! et si je le connaissais... tonnerre quelle bouteille nous viderions ensemble!.... Quel plaisir j'aurais à voir mon nom là!... Eh bien! je pleure, à présent... Bah! qu'est-ce que ça fait, personne ne me voit... Non, Christine ne sait ce qu'elle dit, ça fait du bien. Quoique ça, j'avais bien besoin de me faire blesser dans le temps... Je ne sais rien faire, à propos... et puis me v'là à c't'heure comme un fainéant, comme un pékin...

AIR : *Tendres échos errans dans ces vallons.*

J' dois donc mourir si loin du champ d'honneur,
De tous mes maux, oui, c'est là le plus grave;
Ils n' sauront pas, là-bas, qu'au fond du cœur,
J'avais l' désir de finir comme un brave.
Ah! quand mes frèr's tombent sous leur drapeau,
C' n'est pas ici qu' devrait êtr' mon tombeau!

Même air.

De soins, d' bonheur on entour' mes vieux ans,
Je suis l'objet d' l'intérêt le plus tendre;

Je n' manqu' de rien, quand là-bas tant d' brav's gens
N'ont p't'-êtr' pas mêm' du fer pour se défendre...
J'échang'rais bien mon sort, qu'on trouv' si beau,
Contr' leur misèr', leur gloire et leur tombeau!

SCÈNE XI.

STANISLAS, EUGÈNE, VICTOR, FANFAN, SEPT AUTRES JEUNES GENS.

FANFAN, *entrant d'abord.*

Ohé! les autres, par ici, nous trouverons des comestibles... En avant!

AIR : *Veillons au salut de l'empire.*

Enfans de Paris, bon courage!
D' la gloire suivons le chemin!
Egayons notre beau voyage
Par un noble et touchant refrain :
En Pologne! (*Bis.*) A ce cri que chacun se rallie.
En Pologne! (*Bis.*) Ah! sauvons nos frères, nos amis!
Vaincre ou mourir pour Varsovie
C'est encor défendre Paris! } *bis en chœur.*

STANISLAS, *qui a écouté ce couplet avec attendrissement.*

Oui, mes enfans! (*Leur serrant la main.*)

C'est encor défendre Paris!

Mais pardon, excuse... Il y encore un couplet, n'est-ce pas?

FANFAN.

Toujours. Y en a encore un, on va vous le dire, mon brave.

Même air.

Pour un' si bell' caus' rien ne coûte,
Bientôt chacun d' nous l' prouvera.
Nous recruterons sur la route,
Rien qu'en répétant ce mot là :

STANISLAS.

Attendez, j' crois que je l' sais déjà... Oui, c'est cela.

(*Continuant l'air.*)

En Pologne! (*Bis.*) A ce cri que chacun se rallie.
En Pologne! (*Bis.*) Ah! sauvons nos frères, nos amis!
Vaincre ou mourir pour Varsovie
C'est encor défendre Paris! } *bis en chœur.*

FANFAN.

Tiens, comme vous avez retenu ça tout de suite.

STANISLAS.

Ah! dam', c'est qu'on apprend ces choses là plus vite qu'un cantique, surtout moi qui n'en use pas... Mais dites-moi, est-ce bien vrai que vous allez là-bas?

VICTOR.

En Pologne? Nous sommes en route pour cela.

FANFAN.

Et que nous faisons de fameuses étapes, des salées, on peut le dire; pas moins de douze lieues depuis ce matin... aussi nous ne serions pas fâchés de nous rafraîchir... Ohé! la fille!

STANISLAS.

C'est inutile d'appeler; pour le moment c'est moi qui suis la fille, et si le Coguac d'un vieux troupier ne vous fait pas peur, je viderai la bouteille avec plaisir, pour de bons et braves jeunes gens comme vous... Vous ne savez pas la joie que j'éprouve en vous voyant.

VICTOR.

Quel intérêt si grand pouvez-vous prendre à nous?

STANISLAS.

Allons, v'là l'autre!... Ils me disent qu'ils vont défendre Varsovie, et puis ils me demandent quel intérêt je prends à eux!... moi qui suis Polonais.

TOUS.

Polonais!

STANISLAS.

De la vieille garde.

TOUS, *la main au chapeau.*

De la vieille garde!

STANISLAS.

Eh oui! mes enfans, vous devriez le deviner rien qu'à

mes larmes de plaisir..... Tenez, permettez que je vous embrasse tous.

FANFAN.

Ah ça, papa, maintenant que nous nous sommes permis les épanchemens de la sensibilité, si nous goûtions le susdit Cognac?... V'là une bouteille, ça doit être ça.

STANISLAS.

Oui, mille z'yeux, et versez ferme. (*Tendant son verre.*) Plus plein que ça... ce n'est que mon cinquième depuis ce matin... Savez-vous, mes amis, que c'est un beau voyage que vous allez faire là!... seulement vous êtes ben jeunes pour tant de fatigues; à vous voir, on vous prendrait..... passez-moi le mot, pour des blancs-becs.

VICTOR.

Par exemple! nous avons fait notre première campagne aux barricades.

EUGÈNE.

Moi, à la caserne de Babylone.

VICTOR.

Moi, aux Tuileries.

FANFAN.

Et moi, un peu partout... J'ai boulotté dans tous les quartiers où il y avait de l'ouvrage à faire..... J'ai coupé pas mal d'arbres, j'ai descendu assez de gendarmes, et enfoncé suffisamment de suisses!... Aussi v'là ce que j'ai ramassé. (*Il montre sa décoration de juillet.*)

STANISLAS.

Vous êtes décoré, alors nous pouvons nous donner la main. (*Il montre son ruban rouge.*) Ah ça, mais dites-moi donc, il vient de me pousser une idée pendant que vous jasiez... Vous êtes tous de bons enfans; si vous m'emmeniez avec vous, hein?.. Vous demandiez des recrues, tout-à-l'heure; il me semble qu'en v'là une qui pourra vous faire de l'honneur, elle date d'Austerlitz..... Allons, voyons, dites oui, et pas accéléré.

VICTOR.

Comment, mais nous serions trop heureux!

STANISLAS.

Heureux... oh! non, c'est moi qui le suis, à c't'heure... C'est décidé, me v'là des vôtres... Ah! mille noms de noms,

ça me rajeunit de vingt ans... Allons - nous en remporter, de ces victoires... Je vous montrerai comment ça s'enlève... Et au fait, vous y avez déjà goûté... Mais attendez, je vas chercher quelque chose que j'ai là caché, et qui nous portera bonheur. Vous ne vous doutez pas de ce que c'est.

(*Il entre dans la chambre à droite.*)

VICTOR.

Encore un brave de plus avec nous... Je vous le disais bien, nous en trouverons partout!

EUGÈNE.

Et c'est un Polonais, encore.

FANFAN.

Rien qu'en le voyant, je l'ai deviné... Je me suis dit : ce vieux là, ça doit être un lapin... Ça se reconnaît tout de suite aux moustaches.

STANISLAS, *rentrant avec un vieux drapeau tricolore.*

Tenez, enfans, voilà ce qui nous manquait.

TOUS.

L'aigle!

STANISLAS.

Oui, mon vieux compagnon de voyage! Il ne nous laissera pas en route, celui-là, car il connaît le chemin!

FANFAN.

Eh ben! il a raison... parce que justement nous en avons pas mal à faire.

STANISLAS.

Nous l' ferons, mille z'yeux! ou je le mangerais plutôt! (*A Fanfan, qui regarde le drapeau.*) Qu'est-ce qu'il regarde donc, lui? .. Ah! dame, il est bien vilain, maintenant... des trous... en voilà-t-il... Eh bien! c'est par là que la victoire se faufilait... Mais nous v'là onze gaillards capables de faire un bataillon carré.

VICTOR.

Nous sommes douze, s'il vous plait... Et notre camarade Ferdinand... Un jeune médecin qui est resté au village prochain, pour panser un ouvrier blessé; il doit nous rejoindre ici.

STANISLAS.

Ah! vous avez un médecin, tant mieux; parce qu'il y aura des atouts à recevoir..... moi, surtout, j'en ai jamais

manqué un... Que voulez-vous, il y a comme ça des gens heureux, tout leur réussit.

FANFAN.

Et vous êtes de ceux-là, papa?

STANISLAS.

Ça fait qu'il vous reste de beaux souvenirs. Aie!

VICTOR.

Qu'avez-vous donc?

STANISLAS.

Ne faites pas attention; c'est Wagram qui nous a entendu parler, et qui voulait se mêler à la conversation, mais v'là que c'est passé, nous pouvons reprendre le dialogue. Il faut que je vous prévienne, mes enfans, que je suis entouré d'espions; on me retient comme un troupier consigné au quartier... En partant, je ne voudrais pas me fâcher avec ceux qui prennent soin de mes vieux jours, et comme je veux que nous nous quittions bons amis, je ne leur dirai pas adieu!... Il y a une noce, le fils de la maison se marie... Un charmant garçon, mon élève, qui a bien manqué d'être mon fils, mais c'est un autre qui s'est chargé de la paternité, à mon détriment... Enfin restez dans l'auberge... Nous profiterons des tracas de la fête pour échapper sans bruit..... Mais *motus*.

FANFAN.

C'est dit... et en marche pour ce soir.

VICTOR.

Par nous la Pologne sera secourue!

EUGÈNE.

Elle sera vengée.

FANFAN.

Oui, en déroute les cosaques... houra!

STANISLAS.

Et vous jurez de ne jamais abandonner ce drapeau?

VICTOR.

Plutôt mourir que de le laisser prendre à l'ennemi!

STANISLAS.

C'est ça... on y en gardera, des drapeaux de la vieille, pour en faire des reliques!

(*Stanislas tient le drapeau, les jeunes gens forment un demi-cercle autour de lui, et étendent la main.*)

ENSEMBLE.

Air du deuxième acte de Guillaume Tell. (Vaudeville Ad. Adam.)

Jurons (*ter.*)
Que nous te défendrons,
Noble étendard de la patrie; (*bis.*)
Jurons de sauver Varsovie,
Qu'elle soit libre, ou périssons!

STANISLAS.

Sur not' projet gardons bien le silence,
Pour mon cœur quell' douce espérance;
Pendant la nuit ensemble nous fuirons,
Et là bas comm' nous nous battrons!

ENSEMBLE.

Jurons (*bis.*)
Que nous te défendrons!

(*Deux hommes traversent la grande rue, dans le fond.*)

STANISLAS.

Mais on avance,
De la prudence! (*bis.*)

ENSEMBLE, *à voix basse.*

Jurons de sauver Varsovie!
Qu'elle soit libre, ou périssons!

STANISLAS.

On vient, mettez-vous à cette table pour qu'on ne se doute de rien. (*Il va cacher son drapeau.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, CHRISTINE, PIERRETTE.

CHRISTINE, *en dehors.*

Le quitter malgré ma défense.

PIERRETTE.

Mais je vous dis que c'est lui qui m'a donné un congé de deux heures; il n'a pas voulu me mettre de corvée à la caserne un jour de parade. Le v'là, demandez-y plutôt.

CHRISTINE.

Tais-toi... Il n'est pas seul... Des voyageurs!...(*A part.*) Le malheureux, sans doute il a tout appris!

STANISLAS, *bas aux jeunes gens.*

C'est la bourgeoise!... Une couleur pour qu'elle ne se doute pas du coup de temps; (*Haut.*) Allons, enfans, un feu de file à la bouteille de Cognac..... Vous resterez ici... et nous rirons... nous chanterons...

CHRISTINE, *à part.*

Il ne sait rien encore... Je respire!

STANISLAS, *bas aux jeunes gens.*

Hein! avez-vous remarqué le coup de temps? (*Se levant, et d'un air de surprise.*) Tiens, v'là Christine... Comment vous étiez là... La noce est donc terminée? le maire, le curé, le bedeau, tout le tremblement y a passé, y a pus à s'en dédire?

CHRISTINE.

Non, mon ami. Tout le monde me suit... Mais que demandent ces Messieurs? Ils arrivent de Paris, sans doute?

STANISLAS.

Juste! (*Bas.*) Ne dites pas que vous allez en Pologne. (*Haut.*) Voyez-vous, Christine, ce sont des artistes qui voyagent par étapes, et bentôt le fusil sur le bras, pour aller prendre des points de vues dans les montagnes de la Suisse. (*Bas aux jeunes gens.*) Voyez-vous le coup de temps, qui va toujours son train.

FANFAN.

Eh ben! papa, avant le retour de la noce... encore un coup à la santé que nous portions tout-à-l'heure!

STANISLAS.

Oh! mille z'yeux! à celle-là, tant qu'on voudra!

FANFAN.

Si ces dames étaient aussi susceptibles de trinquer avec nous?

PIERRETTE.

Tiens, il est gentil, ce gros-là..... Dites donc, monsieur Stanislas, ils croyent que je ne leur tiendrai pas tête. (*Al-*

lant pour prendre un verre.) Eh ben! ça va, vingt noms d'une carabine!

CHRISTINE.

Pierrette, je vous défends...

PIERRETTE.

C'était pour rire.

CHRISTINE.

Et vous, mon bon Stanislas, n'oubliez pas que le docteur s'oppose...

STANISLAS.

Laissez donc, Christine; le meilleur médecin c'est le bonheur, et je n'ai jamais été plus heureux que dans ce moment-ci!

CHRISTINE, *à part.*

Il me fait frémir. . Pauvre ami, s'il savait!... Heureusement voilà tout le monde.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MICHEL, STANISLAS, JEUNE, MARIE, GÉRARD, LA NOCE.

STANISLAS.

Eh ben! te v'là donc engagé dans le grand régiment, garçon?

STANISLAS, jeune.

Oui, et avec un joli chef de file, encore.

STANISLAS.

En ce cas, pas de fausses manœuvres... Sentez-vous toujours les coudes... voilà mon sermon, à moi. Ça se trouve dans ma théorie, le Bréviaire du Soldat, page 55, article du maniement des armes.

PIERRETTE.

Soyez tranquille, monsieur Stanislas, je leur montrerai ça, moi.

STANISLAS.

Toi?... Eh ben, alors, faut commencer par l'apprendre.

PIERRETTE.

Quiens, je ne demande pas mieux!

CHRISTINE.

A présent, mes amis, allons nous mettre à table.

FANFAN.

C'est pas de refus.

MICHEL.

Qu'est-ce que c'est donc que tous ceux là, femme? Est-ce qu'ils viennent aussi pour dévorer nos subsistances?

STANISLAS.

C'est ça, vous êtes des nôtres. (*A part.*) Ça fait qu'on ne se doutera de rien... Voyez-vous toujours le coup de temps! je le perds pas de vue!

CHRISTINE, *à part.*

Sa gaité me fait mal... je suis prête à pleurer.

PIERRETTE.

Donnez-moi le bras, monsieur Stanislas, que je vous conduise.

STANISLAS.

Laissez donc tranquille, grenadier... Je n'ai jamais eu de si bonnes jambes qu'aujourd'hui! aussi, c'est moi qui veux vous montrer le chemin. En avant! vive la joie!

(*On se dispose à le suivre.*)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, *entrant précipitamment, à Pierrette.*

Pardon... N'est-ce pas ici l'auberge où des jeunes gens?...

PIERRETTE.

Les v'là, Monsieur.

VICTOR.

Eh! c'est Ferdinand.

FANFAN.

Notre compagnon de voyage.

STANISLAS.

Ah! c'est votre ami, le médecin... qu'il soit le bien venu.

EUGÈNE.

Mais qu'as-tu donc?

FERDINAND.

Ah! mes amis, la plus affreuse nouvelle...

TOUS.

Parlez!

CHRISTINE.

Que va-t-il dire? Monsieur...

FERDINAND.

Tout est fini... adieu, nos projets!

STANISLAS.

On veut nous arrêter, peut-être?

FERDINAND.

Oh! ce ne serait rien. Qu'importe notre liberté, notre vie! N'allions-nous pas les sacrifier toutes deux?... Mais la Pologne...

STANISLAS.

Eh bien, la Pologne?

CHRISTINE.

Ciel!... Ah! Monsieur, de grâce, n'ajoutez pas un mot...

STANISLAS.

Eh! pourquoi?... Je veux tout savoir. Dites, dites vite...

FERDINAND.

Elle est perdue!... Varsovie est au pouvoir des Russes!

TOUS.

Grands dieux!

STANISLAS, *balbutiant.*

Les Russes!... ils sont entrés à Varsovie!... Ah! j'ai trop vécu d'un jour!

(*Il tombe anéanti sur une chaise.*)

CHRISTINE.

Ah! Monsieur, vous l'avez tué!

MARIE.

Du secours!...

STANISLAS, jeune.

Il ne nous voit plus.

MICHEL.

Mon ami!...

PIERRETTE.

Monsieur Stanislas!...

STANISLAS, *se relevant peu-à-peu.*

Ce n'est rien, mes enfans... rassurez-vous... On peut bien me pardonner ce moment de faiblesse... c'est mon pays que je pleure... Mais me voilà calme, à présent... Parlez, jeune homme... Oh! j'ai du courage... j'aurai la force de tout entendre... Dites... dites tout! (*Portant la main au-dessous de son cœur.*) Ah! Walterloo!...

CHRISTINE.

Mon ami!...

STANISLAS.

Ce n'est rien... rien... Parlez... je le veux!

FERDINAND.

Une infâme trahison a pu seule ouvrir le chemin de Varsovie aux milliers d'hommes que la Russie vomissait sur le sol de la Pologne... Le terrain, défendu pied-à-pied, par la plus courageuse résistance, se couvrait de morts à chaque pas que les Russes fesaient dans la capitale... Mais de si nobles efforts ne pouvaient préserver un grand peuple de sa ruine... Il a fallu céder au nombre.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Ces fiers soldats, que l'Europe en allarmes
Vit si long-temps marcher sous nos drapeaux,
Sont maintenant proscrits, errans, sans armes,
Et vont au loin chercher d'obscurs tombeaux!
Puisque le ciel a trahi leur constance,

Que ces héros, chassés par le vainqueur,
Trouvent, au moins, sur la terre de France
Un Champ-d'Asile ouvert à leur malheur ! } *bis.*

(*Depuis ce moment, jusqu'à la fin de la pièce, l'orchestre exécute en sourdine le Vaudeville de* Michel et Christine, *arrangé en marche funèbre.*)

STANISLAS, *avec une rage concentrée.*

Infamie !... Ainsi tout est fini... O France ! France !... Mais ce n'est pas ton crime, à toi, tu ne voulais pas l'abandonner !...

(*Il a le regard fixe ; sa main est sur son cœur.*)

CHRISTINE.

Ah ! mon dieu ! il pâlit... ses genoux fléchissent...

PIERRETTE.

Rasséyez-vous, monsieur Stanislas...

STANISLAS.

Merci... (*Il retombe sur sa chaise.*) Michel... mon ami... emmène ta femme.

CHRISTINE.

Moi, vous quitter !... Ciel ! regardez donc ! du sang !...

FERDINAND, *s'approchant, et ouvrant l'habit de Stanislas.*

Une blessure déchirée !

CHRISTINE.

Juste ciel !... Monsieur...

STANISLAS.

Ne m'as-tu pas entendu, Michel ?... Emmène-là...

MICHEL, *à Christine.*

Viens...

CHRISTINE.

Jamais... plutôt mourir !... (*Elle tombe à genoux près de Stanislas, et prend une de ses mains.*) Mon ami, mon bienfaiteur !...

STANISLAS.

Adieu ! adieu ! mon drapeau !... A présent, il est inutile à mes frères... Qu'on me le donne... là... bien près...

ce sera mon linceuil... n'est-ce pas?... Vous me le jurez...

STANISLAS, jeune.

Stanislas!...

STANISLAS.

Ne pleurez pas... la dette se paiera un jour... C'est du sang qu'il faudra, et non pas des larmes... Mes amis, le dernier cri du Polonais, quand il n'y a plus de Pologne... c'est encore... vive... vive la France!

(*Il expire. — Christine pousse un cri de douleur. — Ferdinand laisse retomber la main du vieux soldat. — Par un mouvement spontané, tous les personnages se jettent à genoux. — La toile tombe sur ce tableau.*)

FIN.